

Dounia Bouzar : «On diagnostique l'islam radical à ses effets de rupture» | Zaman France

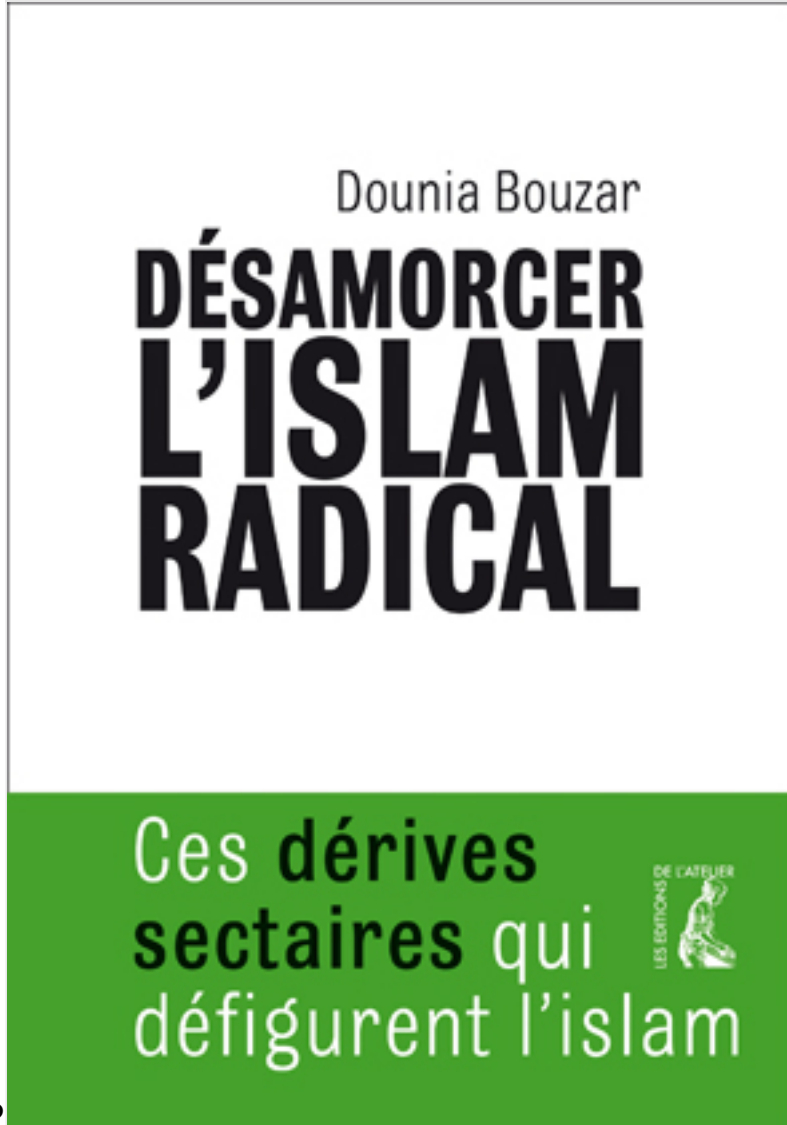
Anthropologue du fait religieux et expert à l'Observatoire national de la laïcité, Dounia Bouzar s'attaque dans son dernier ouvrage au phénomène délicat de l'islam radical. Dans un livre coup de poing intitulé Désamorcer l'islam radical qui réunit quinze années de réflexion sur le sujet, elle livre ses analyses et ses inquiétudes sur un phénomène sectaire qui crée souvent l'amalgame avec l'ensemble des musulmans de France. Dans un entretien exclusif à Zaman France, elle dévoile les ressorts psychologiques de ces mouvements.

Comment s'est construit votre rapport à l'islam au cours de votre parcours personnel ?

J'ai été élevée dans un milieu athée, et j'ai toujours prié Dieu. Ma mère m'a tout donné, m'a transmis des valeurs fortes, c'est aussi pour cela que j'ai autant de respect pour les personnes athées. Je suis devenue musulmane par raison en partant du principe qu'il était plus logique de s'appuyer sur la dernière fois où Dieu avait parlé.

J'ai choisi l'islam pour sa responsabilité, son absence de clergé, son égalité entre hommes et femmes que j'ai trouvé merveilleuse. Mais aussi parce que j'étais fille de communiste et que la justice sociale, c'était mon truc. L'utilité au sein de la société, ce n'était pas des mots vains pour moi. L'histoire du Prophète m'a énormément touchée. A partir de 25 ans, j'ai fait ma profession de foi.

Ce livre est un peu un cri car j'ai l'impression qu'on est tous devenus sourds et aveugles. C'est le premier livre où je dis "Je". Le premier où je cite le Coran. En tant qu'anthropologue, on étudie normalement la manière dont les autres perçoivent et comprennent la religion. Là, je prends position.



A quel public vous adressez-vous ?

J'ai écrit ce livre pour deux catégories principales : les musulmanophobes et les musulmanophiles. Toute personne qui aujourd'hui pense que l'islam doit être éradiqué fait monter l'autorité de l'islam radical car cela produit une vision bipolaire qui se nourrit mutuellement en miroir.

C'est grâce aux islamophobes que le Front national est en train de monter. Mais aussi tous les islamophiles, quels qu'ils soient (responsables associatifs, intellectuels, non musulmans islamophiles) qui pensent que par nature les musulmans sont des êtres dominés. Que débattre de ce qui ne va pas, c'est aussi faire le jeu du Front national...

Ce sont les deux faces d'une même pièce car les deux considèrent les musulmans comme une entité homogène ayant des caractéristiques naturelles, inférieures pour les uns, simplement différentes pour les autres. Ils perçoivent les musulmans au travers des représentations qu'ils en ont, sans les laisser se définir eux-mêmes librement. Ce livre s'adresse à ceux qui veulent encore « penser l'islam »... C'est un livre de musulmane.

Votre livre s'appuie sur deux notions importantes : l'islam radical et les mouvements sectaires. Pouvez-vous les définir ?

Du point de vue de l'ancienne éducatrice que je suis, un discours est radical lorsqu'il mène l'individu à l'auto-exclusion ou à l'exclusion des autres, dans un processus de rupture sociale, professionnelle, identitaire et familiale. Il suffit d'interroger l'effet du discours pour savoir si ce dernier permet à l'individu de se structurer, de se ressourcer et de prendre une place au sein de la société, même si ce

discours est orthodoxe.

Je ne regarde pas les mouvances car, par expérience, j'ai connu des jeunes qui se réhabilitaient et se renarcissaient en passant par des mouvements orthodoxes. Ils se reconstruisaient des limites grâce à leur pratique religieuse, par exemple en prison, et donc prenaient conscience de l'Autre. On diagnostique l'islam radical à ses effets de rupture, pas à la mouvance elle-même.

Pourtant dans votre livre, vous évoquez le cas de ces jeunes qui violaient la loi en tant que délinquants et qui ont trouvé le moyen dans leur conversion à l'islam de rejeter encore une fois la loi républicaine avec toute la légitimité que peut leur procurer leur lecture religieuse souvent radicale ?

Le profil positif d'une reconstruction psychologique par l'islam que je décrivais était majoritaire jusqu'à ces cinq dernières années. Depuis, les choses ont changé. Aujourd'hui, les jeunes «qui vont mal» passent par l'islam non pour se trouver des repères mais pour fuir le monde réel et s'inventer une nouvelle filiation.

Ils pourraient passer par un autre moyen pour «se régénérer» et «trouver un rôle» au sein de la société. Le religieux n'est qu'un moyen, pas une fin spirituelle pour ceux-là. Ne pas les voir, cela revient à les laisser seuls avec leur symptôme et leur souffrance.

L'islam radical est-il identifiable aux dérives sectaires que vous dénoncez ?

En fait, le discours de l'islam radical a utilisé tous les procédés psychologiques des mouvements sectaires : rupture avec la civilisation (arabo-musulmane), destruction de l'histoire personnelle et familiale, mythe de l'existence d'un groupe purifié qui détiendrait «la vérité», effacement des contours identitaires pour se sentir «le même», remplacement de la raison par le mimétisme, etc.

Le discours sectaire est le moyen de mettre la personne en rupture. Aux Etats-Unis, les évangélistes utilisent exactement les mêmes procédés. Il faut distinguer l'islam de ces formes radicales car entretenir l'amalgame profite aux radicaux et aux musulmanophobes.

Ces tendances représentent-elles un réel danger pour l'islam ?

En France, l'amalgame met au moins en danger les musulmans. Les pratiquants sont harcelés et suspectés pendant que les radicaux sont «validés» comme de «simples musulmans»... L'amalgame est si important que certains médias, intellectuels et responsables politiques font le procès de l'islam à chaque «manifestation radicale», comme si cette religion était «par nature» violente et archaïque !

Les musulmans préfèrent donc se taire plutôt que de «donner la bête pour se faire battre...» De plus, avec la montée des actes violents passés de la dégradation des mosquées à l'agression physique des femmes voilées, les musulmans veulent se protéger plutôt que de faire le tri entre ceux qui sont musulmans et ceux qui tombent dans une forme sectaire de l'islam.

La rupture est-elle le résultat d'un discours radical ou de l'interaction individuelle d'une personne à ce discours ?

La différence entre ce type de discours et les sectes, c'est l'absence de gourou. On n'a pas de gourou en chair et en os. C'est un discours qui fait autorité sur internet, auprès de jeunes qui n'ont eu aucune transmission religieuse. Ce sont des jeunes qui ont grandi dans des «trous de mémoire». L'islam est une religion universelle, elle ne fait pas de différence entre les êtres humains, le mérite revenant au plus pieux ou au plus juste.

La caractéristique des mouvements sectaires est qu'ils pensent faire partie d'un groupe purifié face à une société «païenne» régie par le mal. Ils croient de manière authentique qu'ils doivent construire des barrières symboliques infranchissables autour d'eux pour se protéger de l'impureté et du mal, ce qui les mène à l'exhibition religieuse.

Transformer la foi en simple code est une manière pour eux de se reconnaître, à l'image des chaussettes remontées et des immenses barbes... Cette exhibition ne vise pas à tester la République, cela n'a rien à voir avec cela. Il s'agit pour eux de se protéger mais aussi d'une certaine manière de sauver le monde du déclin en y injectant un peu de pureté...

Intégrez-vous également dans cette définition de l'exhibition, les musulmans qui pratiquent la prédication qu'on nomme la da'wa et participent parfois de cette visibilité ?

Non, on n'est pas dans cette posture de rappel aux frères et aux soeurs. L'exhibition religieuse des radicalisés est plus profonde. Il s'agit de construire une enveloppe infranchissable entre soi et le reste du monde, comme le niqab par exemple. Cela n'a rien à voir avec l'islamisme. Les islamistes ont un projet politique alors que les purificateurs radicaux veulent purifier et sauver le monde du mal. On se trouve dans une vision messianiste teintée d'apocalyptisme.

Vous inscrivez-vous dans une critique globale de la visibilité religieuse ?

J'ai longtemps défendu la visibilité religieuse en soulignant le fait que cette visibilité interrogeait la France. J'ai été une des premières en 2004 à travailler sur la francisation du foulard. L'islam a une philosophie qui est d'adapter son éthique à toutes les cultures du monde. En France, on n'aime pas voir une musulmane, mais voir une Française.

J'avais donc défendu l'idée d'inventer un foulard qui transcende l'aspect religieux, avec des couleurs et avec une façon de le nouer un peu à la Simone de Beauvoir. Même chose pour la petite barbe taillée. Ce qui fait partie de l'identité de la personne, je l'ai toujours défendu, dans l'idée que cela devienne une des composantes du patrimoine culturel français. Cette visibilité – ne plus cacher sa référence musulmane parce qu'on se sent chez soi - est la marque d'une intégration réelle.

J'ai aussi signé la pétition qui disait qu'il n'était pas possible d'empêcher les mamans de participer aux sorties scolaires car je trouve cette interdiction scandaleuse et lâche. Il s'agit d'une persécution des musulmans pratiquants alors qu'on ne dit rien des mouvances sectaires. Je ne m'oppose pas à la visibilité en soi mais à celle qui crée de la rupture.

Vous abordez cette question de l'islam radical sur le mode de la pathologie...

Complètement. Je pense que beaucoup de ces jeunes auraient été traités en toxicomanie il y a une quinzaine d'années car ils présentaient un peu les mêmes symptômes. Besoin de s'échapper à tout prix du réel car il se sentaient inutiles... Les gens attirés par les discours extrémistes, sectaires voire totalitaires, ont non seulement le sentiment qu'ils n'ont pas leur place dans la société mais que les autres ne leur garantissent aucune place, comme le disait Hannah Arendt.

En ce sens, l'interdiction des sorties scolaires aux mamans voilées est dangereuse car jusqu'à présent, on disait à l'enfant que sa mère était utile à la société. Aujourd'hui, le discours est non seulement «ta maman n'est pas utile», mais aussi «elle est interdite» parce qu'elle a un foulard sur la tête. Comment ces enfants vont-ils croire qu'ils ont une place au sein de la société si celle-ci refuse leurs propres mères auprès de la figure symbolique de l'instituteur ? Les politiques font tout à l'envers.

Islam radical, mouvement sectaire, totalitarisme : n'avez-vous pas l'impression de trop charger la barque ?

Vous appelez ça comment, se faire exploser ou exploser les autres au nom de Dieu ? De la religion ? Ce qui est compliqué, c'est de démontrer que ces dérives sectaires n'ont rien à voir avec l'islam. L'islam fait partie de ces religions qui ont construit les grandes civilisations. C'est une religion qui s'appuie sur la raison et la responsabilité. C'est pour cela qu'il n'y a pas de clergé.

Les versets et les hadiths que nous avons sur la recherche du savoir sont très nombreux. Je parle de dérive sectaire car ces jeunes sont en état d'hypnose. Sur les sites, j'ai posé les mêmes questions à des personnes différentes et j'ai obtenu les mêmes réponses.

Les mouvements sectaires ont pour autre caractéristique la rupture des liens familiaux et la destruction des histoires individuelles, jusqu'à inciter les jeunes à déchirer leurs photos de famille, pour mieux les souder entre eux, les couper de l'extérieur et mieux les «régénérer». Le discours de l'islam radical fait la même chose.

Vous utilisez le terme de secte pour désigner les mouvements de l'islam radical que vous ciblez dans ce livre. Ce terme a deux sens. Vous l'utilisez vous-même dans le sens psychologique défini par la loi française mais il existe aussi un sens religieux qui désigne les courants hétérodoxes de l'islam. Or, certains mouvements radicaux restent malgré tout, du point de vue dogmatique, des courants sunnites, malgré les critiques que leurs pratiques peuvent soulever...

Je ne l'utilise pas au sens religieux du terme que vous évoquiez mais au sens défini par la loi About-Picard. D'un autre côté, il faut bien trouver un terme qui désigne ces phénomènes pour ce qu'ils sont et pour que les politiques et les médias arrêtent l'amalgame. C'était le sens de ma position sur le niqab : au lieu de faire le procès de l'islam, il faut plutôt identifier cette pratique comme sectaire.

Anthropologiquement, le niqab a existé avant l'islam chez les tribus pashtounes. L'islam n'a rien dit là-dessus, mis à part que si ces tribus se convertissaient, les visages devaient être identifiables lors du pèlerinage. C'est ce que j'ai dit à la commission parlementaire sur le niqab. Après mon audition, tout le monde a parlé du niqab comme d'une « simple pratique musulmane ». Résultat : un rapport de 350 pages rempli d'amalgames et qui fait le procès de l'islam.

Mais en défendant l'idée de dissocier ces groupes de tout lien à l'islam, même orthodoxe, ne tombez-vous pas paradoxalement dans une posture équivalente à une excommunication, et qui relève, elle, des institutions religieuses ?

Non, car ce sont ces mouvements qui précisément excommunient les autres. Ils veulent présenter des comportements qui leurs sont propres comme relevant de l'islam. Ma démarche est de leur tendre la main. Je pense que si nous validons ces agissements comme relevant de l'islam, nous sommes dans une situation de non-assistance à personne en danger. Il n'y a rien de spirituel dans leur démarche, qui révèle de la souffrance psychologique et du transfert d'un symptôme de mal-être à un autre.

Par ailleurs, cela fait mal de voir l'image de l'islam associée à cela et il faut rappeler aussi que certains jeunes, qui pensaient entrer en religion, y trouvent la mort. Ce n'est plus de la religion mais de l'endoctrinement. Enfin, associer ces discours à l'islam, même en tant que lecture orthodoxe, c'est renforcer les représentations des islamophobes sur le caractère essentiellement archaïque de l'islam...

L'un des objectifs affichés de votre ouvrage est de contribuer à distinguer les musulmans de ceux qui sont en lien avec des pratiques sectaires. Pourtant, vous dites que les musulmans finissent par protéger les radicaux et vous attribuez certaines pratiques, comme l'approche rigoureuse ou rigide sur la question alimentaire du halal, comme l'influence des radicaux sur les autres musulmans. Au final, une certaine continuité entre musulmans et radicaux est maintenue. N'est-ce pas l'échec de cet objectif ?

Non, j'ai au contraire déconstruit ces amalgames. Il faut bien nommer les problèmes si on veut les déconstruire ! J'ai montré les responsabilités médiatiques et politiques dans le réflexe de déni du radicalisme chez certains musulmans, du fait qu'ils ne supportent plus le procès de l'islam.

Sur le halal, il y a de vraies questions qui certes ne vont pas faire plaisir : mais combien de musulmans connaissent la définition du Coran beaucoup plus ouverte que celle qui s'est imposée dans la communauté musulmane française et qui n'offre plus d'espaces communs de repas avec les autres ? Ce livre n'a pas pour ambition de plaire mais de faire réfléchir.

Comment prévenir ces pratiques et qui est en mesure de le faire ? Les imams ?

Je ne le pense pas car les imams n'ont pas de prise sur ces jeunes qui au fond se fichent de ce que Dieu dit... Je crois plus dans les mères de famille pour maintenir le lien familial. Je crois plus aux politiques dont le rôle doit être de maintenir le lien social et de leur garantir une place dans la société sans ouvrir par ailleurs une chasse aux sorcières contre le foulard.

Vous décrivez mais vous n'identifiez pas précisément de mouvement sectaire. A qui pensez-vous ? Aux courants salafistes ?

Pas forcément. Vous avez des salafistes orthodoxes qui sont très érudits. Ils ne sont pas en rupture avec la civilisation arabo-musulmane, au contraire. Ils ne sont pas en rupture familiale : en tant qu'orthodoxes, ils vont faire très attention à leurs parents.

Vous pouvez être orthodoxes et avoir une place dans la société. La dérive sectaire, c'est la rupture. Cela concerne essentiellement des jeunes. Je ne connais pas de personne de plus de 30 ans dans ces mouvements.

Mais le port du niqab ou la longue barbe sont plutôt prônés par des mouvements salafistes ou tablighis ?

Oui, c'est exact. Mais il y a une dimension supplémentaire dans les mouvements sectaires, c'est cette dimension de rupture globale que j'ai décrite. Y compris avec le savoir et la connaissance, puisqu'on est dans un automatisme de répétition. Chez les salafistes, vous avez différents profils.

Associez-vous la dérive sectaire à une forme aiguë de communautarisme ?

Pas du tout. Pour moi, il n'y a pas de communautarisme musulman actuel. Il existe des phénomènes de ghetto social qui ne résultent pas de la volonté des ghettoïsés ! Si plus de communautarisme existait, il pourrait même protéger de la dérive radicale sectaire, dans le sens où ce sont des individus isolés et fragilisés qui sont endoctrinés...

Si la société ne garantit pas de place à certains, les communautés peuvent avoir une fonction de « tremplin » qui protège et accompagne en douceur l'individu pour qu'il trouve sa place dans la société. Les musulmans ne sont pas communautaristes : ils ont investi les écoles publiques, les crèches publiques, ils n'ont pas organisé de secteur d'embauche entre eux...

Contrairement à ce que le grand public pense, les musulmans ont longtemps cru en la devise de la République et en sa promesse. La mauvaise gestion de l'islam par les politiques est un vrai gâchis dont on ne mesure pas encore les conséquences...